

Christophe Léon

# Délit de fuite

LA JOIE DE LIRE  
ENCORAGE

Ce vendredi-là, mon père a décidé que nous partirions directement.

Deux fois par mois, il vient me prendre chez maman, dont il a divorcé, pour m'emmener dès le samedi matin en week-end à la campagne.

Dire qu'il s'entend bien avec ma mère serait mentir. Ni l'un ni l'autre ne parviennent à se parler plus d'une minute sans se chercher des poux dans la tête. Et j'ai l'honneur d'être leur sujet de dispute favori. J'ai parfois l'impression qu'ils me reprochent d'être l'unique lien qui les réunit encore. Leur fil à la patte respectif. L'affreux petit canard qui leur rappelle leur passé commun et, visiblement, ils préféreraient l'oublier.

Papa possède une maison à environ deux cents kilomètres. « La seule chose que ta mère ne m'a pas réclamée », m'a-t-il un jour confié, sans cacher son amertume. Il est vrai qu'à cette époque, cette baraque s'apparentait davantage à une ruine qu'à une résidence secondaire. Les deux premières années, nous avons passé notre temps à la restaurer. Les week-ends avaient un arrière-goût de travail forcé.

Il nous faut un peu plus de deux heures et demie en voiture pour y parvenir. La majeure partie du trajet, nous roulons

sur l'autoroute, le limiteur de vitesse enclenché, papa les jambes croisées, les mains sur le volant et le regard perdu loin devant lui.

Nous levons le camp le samedi aux aurores. Je m'endors dès les premiers kilomètres. J'ouvre un œil seulement lorsque le contact est coupé, que nous sommes rendus à bon port et que papa n'est plus dans la voiture, mais dans le jardin à humer l'air comme un jeune chien. J'aime le voir ainsi, heureux. Le nez au vent, les bras étirés au-dessus de la tête, faisant des flexions-extensions, la chemise sortie de son pantalon et les cheveux collés contre sa nuque par la transpiration du voyage. Je ne le rejoins pas aussitôt. A mon âge, j'ai déjà suffisamment de jugeote pour comprendre combien ce moment n'appartient qu'à lui.

Après une ou deux séries d'exercices, il se retourne, regarde dans ma direction et s'écrie :

– Allez, Sébastien ! Sors de cette voiture ! Nous sommes arrivés sains et saufs !

A chaque fois le rituel se répète. Comme si nous ne pouvions pas entamer ces deux jours sans ce cérémonial ridicule.

Mais ce vendredi-là est différent des autres. Mon père a un rendez-vous le soir-même avec un plombier. « Tout le monde sait que les plombiers ne travaillent pas le samedi et, quand on en a un sous la main, mieux vaut ne pas le laisser filer... » m'a-t-il dit pour justifier notre départ précipité.

Il est cinq heures de l'après-midi. Les rues grouillent de voitures. La circulation est difficile. Papa s'énerve. Tape du plat de la main sur le volant. Klaxonne sans arrêt. Invective les autres conducteurs en postillonnant son dépit sur le pare-brise.

– Pas plus tard que vingt heures a dit le plombier... maugré-t-il.

Nous disposons d'à peine trois heures. Le flot des véhicules ne cesse de grossir. A croire que toute la ville a donné rendez-vous à *notre* plombier et que le premier arrivé sur place sera le premier servi.

Inutile de signaler que je ne dors pas. Mon père se charge de maintenir au plus haut le niveau sonore dans l'habitacle.

– Eh ! Couillon ! Si tu sais pas conduire, achète un âne ! Et ainsi de suite, il module l'invective jusqu'à atteindre un paroxysme dans les aigus et dans la grossièreté.

Finalement, nous parvenons à nous désengluer et à prendre la bretelle qui mène à l'autoroute. Dès cet instant, mon père roule pied au plancher, faisant vrombir le moteur de sa Rover.

– On y sera, ouais... on y sera, marmonne-t-il à intervalles réguliers.

J'ai emporté avec moi ma console vidéo et je passe un long moment à tenter de dégommer un tas de monstres afin d'atteindre le niveau supérieur. Celui qui me propulsera au grade de *warrior-killer*. C'est un jeu idiot et efficace. Je ne suis

pas dupe, mais s'abrutir de temps en temps n'a jamais fait de mal à un génie – *moi*.

J'en suis à étripier une sorte d'homme dragon me rappelant mon prof de maths, quand mon père pousse un juron étouffé. Il est immédiatement suivi d'un chapelet d'insultes à l'intention d'une multitude d'yeux rouges et luminescents : les feux stop des voitures qui nous précèdent.

– C'est pas possible ! Un embouteillage !

Adieu plombier. Adieu bains chauds. Adieu chasse d'eau. Adieu confort moderne.

– On quitte l'autoroute. Doit y avoir un accident... augure-t-il en joignant le geste à la parole.

D'un coup de volant, il enfle la Rover dans le chas de la bande d'arrêt d'urgence, déclenchant un concert de klaxons et d'appels de phares.

La nuit est maintenant tombée. La voiture fonce à vive allure.

– Tu ne crois pas que tu risques un accident ou de te faire arrêter par les flics ?

– M'en fiche ! Le tout pour le tout, répond mon père, entièrement obnubilé par son rendez-vous.

Je n'ai pas vraiment peur. Papa conduit bien – quand il n'est pas question de plomberie, évidemment – et je lui fais confiance. Au pire, risque-t-il de perdre des points sur son permis et de payer une lourde amende. Visiblement pour lui, le jeu en vaut la chandelle.

Nous abandonnons l'autoroute, dépassons le péage sans encombre et nous nous retrouvons sur une départementale. C'est une de ces routes de campagne qui collectionne les nids-de-poule et dont la chaussée est tellement déformée qu'elle mériterait un classement au livre mondial des records. Il me faut un bon quart d'heure pour m'acclimater aux rebonds, aux projections contre la portière, aux chocs contre le plafond de la voiture, ma tête servant de punching-ball.

Papa roule à tombeau ouvert, insensible au fait que nous voguons sur une mer déchaînée de bitume. Nous traversons un premier village, puis un second avant de ne plus voir dans les pinceaux des phares que barrières, champs et arbres fantomatiques.

– On arrive bientôt ?

– Je sais pas, bon Dieu ! s'énerve mon père.

Il enfonce la pédale d'accélération et la Rover crache ses poumons. Elle couine et bondit en avant. Je m'attends à chaque instant à l'éparpillement des pièces du moteur en un feu d'artifice d'huile de vidange et de liquide de refroidissement.

La montre incrustée dans le tableau de bord à côté du compte-tours indique dix-neuf heures vingt-deux. C'en est presque une insulte. Le temps nous échappe. Nous ne serons jamais au rendez-vous. Mon père grogne. Peste. En appelle à tous les saints. Ses doigts sont crispés sur le volant, ses jambes agitées d'un tremblement nerveux.

– Ah ! braille-t-il soudain. Nous y sommes presque, je reconnais le coin. On dépasse le prochain village et après il nous reste à peine cinq kilomètres. C’est gagné, mon grand ! C’est gagné ! A nous la plomberie et ses mystères !

Papa sifflote maintenant, battant la mesure d’une main. Au loin, les premières lumières du village apparaissent. Incrustations en positif de petits grains de beauté sur la joue sombre de la nuit. Je suis soulagé. Heureux que ce cauchemar prenne fin. J’en avais ras la casquette d’être ballotté dans tous les sens.

Papa entre dans le village sans lever le pied. L’aiguille du compteur est figée sur le 100.

– A cette heure-ci et dans ce bled, y a pas âme qui vive, se justifie-t-il.

L’éclairage municipal n’éclaire pas grand-chose et il est exact que le coin est désert, hormis un chat ou deux fuyant ventre à terre sur notre passage. Nous apercevons dans nos phares, à une centaine de mètres à peine, le panneau indiquant la fin de l’agglomération.

Je prends mon jeu vidéo que j’avais posé entre mes jambes. Je m’apprête à dézinguer du monstre en veux-tu en voilà... quand soudain devant nous, une forme indistincte sort de l’habitacle d’une voiture stationnée sur la droite. La portière s’ouvre, quasiment au ralenti. La forme apparaît. D’abord courbée, elle se redresse, puis se tourne dans notre direction. Ses yeux luisent dans la nuit, de la même manière que ceux des chats aveuglés par des phares. La chose s’immobilise,

saisie par le bolide qui fonce sur elle. Papa n’a pas le temps de freiner. L’avant droit de la Rover heurte la chose avec une violence inouïe. La femme – parce que c’en est une, j’ai aperçu durant une fraction de seconde les pans de sa jupe voler par-dessus ses hanches au moment où nous l’avons fauchée – décolle du sol. Elle disparaît dans la nuit. Le bruit au moment du choc est interminable. Puis, plus rien. Seulement le moteur. La route. La nuit. Mon père. Et moi.

Tu t'appelles Loïc. Tu n'as jamais aimé ce prénom. Ton père est mort quand tu avais six ans. Tu voudrais te souvenir de lui, pourtant son image devient chaque jour un peu plus floue. Il y a les photos bien sûr. Mais tu les regardes de moins en moins. Sur la table de chevet de ta mère, dans un cadre en argent, trône la photo de mariage de tes parents. Ton père a une drôle de petite moustache perchée sur la lèvre supérieure. « Ridicule », penses-tu. Passée de mode. Tu détestes cette photographie. Tu aurais souhaité poursuivre des études, mais tu n'étais pas doué. Tu as donc suivi un apprentissage et tu achèves une formation d'ouvrier agricole dans une ferme du coin. Ta mère est fière de toi. Tu détestes que ta mère soit fière de toi. Ton père était militaire, sergent dans l'Armée de Terre. Militaire, ça tu aimerais bien. Ta mère s'y oppose. « Quand tu seras majeur, tu feras ce que tu veux, d'ici là, apprend un métier qui te nourrisse », a-t-elle dit. Ce que tu fais. Mais dans un an, tu t'engageras dans les paras. Tu quitteras ce trou. Tu vivras ta vie. Ta mère s'y fera bien. Elle touche la pension de ton père, mort en service. Elle se débrouillera. Tu sais que tu lui feras de la peine. Elle pleurera. Mais, c'est ainsi que la vie va. En attendant, tu essaies de ne pas trop la lui rendre difficile. Tu es ce qu'on appelle un bon fils. Souvent au village on te cite en exemple.

On dit : « Le Loïc, voilà un fils qui fait honneur à sa mère. » D'une certaine manière, ça te fait plaisir. Le soir, quand tu rentres de la ferme voisine, tu vas embrasser ta mère sur la joue. Elle te sourit. Tu aimes bien la voir sourire. C'est un des moments que tu regretteras le plus quand tu seras soldat. L'hiver, elle prépare un feu dans la cheminée. L'été, une orangeade t'attend sur la table de la cuisine. Ça pourrait être le bonheur, si ce village n'était pas un bled perdu au fin fond de nulle part et si ton père était encore avec vous. En son temps, vous viviez en casernement. Pour un garçonnet : la caserne d'Ali Baba. Des militaires. Des armes. Des commandements. Le son du clairon. Le drapeau flottant au sommet du mât. La cour d'honneur, où tu jouais à la marelle après l'école. Et ton père, dont le visage fond comme neige au soleil, ton père qui rentrait le soir, sentant la transpiration et le cuir humide.

Il n'y a que le sport qui remplit un peu ton existence. Le dimanche, les matchs au stade. Tu es avant-centre. Votre équipe n'est pas la meilleure, loin s'en faut. Tu aimes jouer au football. Marquer des buts. Aller au contact. Lutter. Vivre, quoi. C'est ta seule distraction. Tu ne rechignes jamais à aller aux entraînements les mardis et vendredis soir. Tu veux plaire à l'entraîneur. Tu veux que tes coéquipiers te respectent. Tu veux prouver à tout le monde que tu es un homme. Un de ceux qui font les bons soldats. D'habitude, tu rentres à pied du stade. Tu traverses le bois pour couper court. Tu en as au plus pour dix minutes.

Mais ce vendredi-là, ta mère et toi dînez chez des amis à elle, au village voisin. Ces gens-là, tu ne les aimes pas trop. Ces dîners sont toujours l'occasion de bavardages sans intérêt. Tu t'y ennues. Tu es le seul jeune. Ta mère tient à ce que tu l'accompagnes. « Tu es mon *chevalier servant* », aime-t-elle à dire. Tu détestes cette expression.

La veille, tu as tout fait pour ne pas y aller. Vous vous êtes même disputés, ta mère et toi. Elle a pleuré. Tu as crié. Elle a dit : « Tant pis... » dans un souffle qui t'a crucifié. Tu as cédé. Alors, ce vendredi, quand tu montes dans la voiture de ta mère, qui est venue te chercher à dix-neuf heures à la fin de l'entraînement, tu sais que tu t'es fait avoir.

Il faut une quinzaine de minutes pour se rendre chez les amis de ta mère. Un quart d'heure que tu mets à profit pour plaider ta cause. Tu dis que tu te sens mal. Ta mère sourit. Tu dis que tu n'as aucune envie d'y aller. Ta mère sourit. Tu dis que tu en as marre de ces dîners désespérants. Ta mère sourit. Tu dis : « Vivement que j'aie dix-huit ans. » Ta mère ne sourit plus.

Il fait déjà nuit en ce milieu de novembre. Tu aimes ce mois, à l'approche de l'hiver. Le froid quand il pique. La pluie, parce qu'elle lave la nature. Le brouillard, le matin quand tu te lèves pour aller bosser. Le cuir fumant des vaches à l'étable. L'odeur de la paille, du fumier et la voix du paysan qui t'emploie et te salue d'une claque dans le dos. Parfois, tu te dis que tout ça te manquera.

Ta mère conduit prudemment. Elle a toujours eu peur au volant. Tu l'as toujours charriée. « Eh ! M'man ! Pousse-toi sur la droite, y a un escargot qui nous double. » Et ça te fait rire aux larmes. Pas ta mère. Elle n'aime pas qu'on la déconcentre quand elle conduit. Ce vendredi-là, elle gare la voiture le long du trottoir devant la maison de ses amis. Elle s'y reprend à deux fois. Elle n'a jamais été très douée pour les créneaux. Elle tire le frein à main et coupe le contact. « On y est », dit-elle. Tu hoches la tête et dégrafes ta ceinture de sécurité. Ta mère t'imitte. Elle ouvre la portière et pose un pied à l'extérieur.

Soudain, les phares d'une voiture dans le rétroviseur. Tu te retournes machinalement. Ta mère est déjà sortie. Elle se redresse. La voiture roule trop vite. Tu le sais, mais ne peux pas y croire. Avant que tu aies pu réaliser, il est trop tard. La voiture vous a dépassés.

« Maman ! » as-tu crié pour la prévenir. Mais quand tu regardes dans sa direction, ta mère a disparu. « Maman ? » interrogues-tu. La seconde d'après, elle est de retour. Elle tombe lourdement sur la chaussée, à une dizaine de mètres. Non, elle ne tombe pas. Elle s'écrase. Tu ne comprends pas. Que fait ta mère ? Et puis, c'est le silence. Toi, dans la voiture. Ta mère, allongée sur la chaussée. Et le silence.

Maintenant je crie. Je hurle. Je bave.

– Papa ! Papa ! Papa...

Je ne trouve plus les mots. Je ne peux répéter que *Papa !*

Nous venons de percuter quelqu'un. Nous avons heurté de plein fouet une femme. Je l'ai vue. Ses yeux. Sa jupe. J'ai assisté à la scène en spectateur impuissant. Un moment, j'ai cru que mon père allait s'arrêter. Ranger la Rover et porter secours à la femme. Trop stupéfait pour réagir, j'ai attendu qu'il se gare. Qu'il sorte de la voiture et coure vers la victime. Mais mon père n'a pas ralenti, au contraire. Je l'ai observé, abasourdi. Ses mâchoires étaient crispées. Son regard fixe. Il avait eu un geste surprenant. Il avait éteint les lumières de la Rover. Nous roulions à vive allure dans la nuit et sans feux.

– Papa ! Nous avons percuté quelqu'un ! Papa !

Il ne bronchait pas. Ne disait rien. Pas un regard pour moi, seulement la route qu'il fixait, comme halluciné. J'avais peur. Je tremblais. J'avais des difficultés à contrôler ma respiration. J'avais l'impression d'étouffer. Mes cris ne changeaient rien. Mon père roulait dans la nuit. Une machine.

Alors, je l'ai frappé de toutes mes forces. Sur les bras. Sur les jambes. Comme je pouvais. Je frappais et je criais.



– Mais fais demi-tour ! Tu as renversé quelqu'un ! Je t'en supplie ! Arrête-toi !

Rien n'y faisait. Comme si mon père était sourd et insensible. J'avais envie de le labourer de coups. De l'assommer pour l'obliger à s'arrêter.

– Tu vas te calmer, Sébastien !

Ce sont ses premiers mots après l'accident. Depuis cinq minutes. Sans cesser de conduire, il me demande de me calmer. Mais moi, je bouillonne d'une violence incoercible. Je le frappe à coups redoublés. Je veux qu'il réagisse. C'est mon père. Mon père !

Quand j'étais petit, avant de m'endormir, je m'imaginai souvent prisonnier dans un château, aux mains de terribles assassins. J'inventais une histoire dans laquelle mon père venait me sauver. Il trucidait une centaine de mes kidnappeurs, prenait des risques inouïs et me délivrait. Il me hissait sur son épaule et m'emportait. J'étais fier de mon père. Dans la cour de l'école, je racontais que mon père était un explorateur, un savant, un génie, un surhomme. J'étais le fils de l'homme le plus courageux du monde.

– Tais-toi !

Papa accompagne cet ordre d'une claque qu'il décoche d'une seule main, la droite. La gifle est sèche et violente. Ma joue brûle.

– Tais-toi, s'il te plaît... ajoute-t-il d'une voix lasse.

Je renifle bruyamment. Mes yeux piquent. Je transpire par tous les pores de mon corps. En réaction, je décide de lui tourner le dos, visage collé contre la vitre de la voiture. Muet.

J'aperçois un arbre, un bout de champ, le toit sombre d'une maison. L'écharpe grise d'une fumée sortant d'une cheminée. Un nuage dilacéré dans le ciel charbonneux. Des petits riens qui m'apaisent. Je m'endors. Je dresse un écran protecteur entre moi et le monde réel. Le sommeil me protège. En me réveillant, le cauchemar sera terminé. Papa et moi serons arrivés. La voiture devant la maison à côté de celle du plombier...

Combien de temps ai-je dormi ? Quand je me réveille, nous roulons toujours. Il fait pratiquement jour.

– Ça va mieux ? demande mon père.

Je me tourne vers lui. Mon cou me fait souffrir. J'ai dû prendre une mauvaise position en dormant.

– Oui, ça va. Où on est ?

– Sur la route.

– On rentre.

– Non.

La barbe de papa a poussé. Une ombre bleutée ourle ses joues. Il me faut une minute ou deux pour me souvenir...

– Papa ?

– Oui ?

- L'accident ?
- Oui ?
- Papa, pourquoi ?
- Quoi ?
- Pourquoi tu ne t'es pas arrêté ?

C'est étrange de pouvoir en parler si librement. Comme si ça ne me concernait plus. Je jette un œil à l'heure sur l'horloge du tableau de bord. Il est huit heures moins le quart. Avons-nous roulé toute la nuit ? Mais pour où ? Je ne reconnais rien. Mon père n'a pas répondu à ma question.

- Papa ?
- Oui.
- Où sommes-nous ?
- Quelque part.
- Pour quoi faire ?

Papa se tait. Ses yeux sont rougis. Ses paupières gonflées. Une goutte de sueur perle sur sa tempe.

- L'accident, papa...

Lentement, il pivote la tête vers moi. Me considère. Puis, il revient à la route. D'une voix désincarnée, il dit :

- Il n'y a pas eu d'accident. Tu dois oublier. Il n'y a jamais eu d'accident. Un point c'est tout. As-tu compris ?

Pleurer me ferait du bien, mais je n'y arrive pas. Je suis sec, lessivé.

Un silence pesant s'installe dans la voiture. Je n'ose plus dire un mot. Mon père allume la radio. Une station musicale. Pas une de celles qu'il aime. Une des miennes. *Skyrock*. « Radio

de débiles » a-t-il coutume de dire quand j'insiste pour qu'il la mette. Ce samedi matin, je suis de son avis. Les chanteurs qui braillent dans le poste me donnent la chair de poule. Les commentaires des animateurs sont plus ineptes les uns que les autres. Chaque son qui sort de la radio me vrille les nerfs.

- On ne pourrait pas éteindre, s'il te plaît ?
- Comme tu veux.

Papa appuie sur un bouton. Le silence revient. J'entends la respiration de mon père. Je suis suffoqué qu'il respire encore si paisiblement après le drame que nous venons de vivre. Soudain, je m'avise que mon père est peut-être un meurtrier. Cette idée me fait à la fois peur et, j'en ai honte, m'excite aussi.

- Papa
- Hum...
- Tu crois qu'elle est morte ?
- Je t'ai dit qu'il ne s'est rien passé.
- Papa ? Tu as renversé quelqu'un...
- Non.
- Quoi ?
- Non.
- Mais...
- Tais-toi !

Mon père entre sur l'aire d'une station-service. Il gare la Rover un peu à l'écart et en sort.

- Va te dégourdir les jambes, je reviens tout de suite, dit-il avant de refermer la portière.

D'un pas rapide, il se dirige vers le local de la station. Je m'extirpe à mon tour de la Rover. L'air frais du début de matinée me donne un coup de fouet. Je me sens mieux. Je fais quelques mètres avant de m'étirer. Devant moi, il y a un bois. Ça sent l'humus. Je respire à pleins poumons. De la rosée nimbe l'herbe jaunie d'une pellicule translucide. Le cri d'un corbeau retentit quelque part au-dessus de ma tête.

Je vois mon père discuter avec le pompiste. Ils sortent ensemble du local. Mon père tient à la main un jerrican. Le pompiste décroche une pompe et commence à le remplir. Papa garde une main sur la poignée. Ils sont tous les deux courbés en avant, presque front à front.

En retournant à la voiture, le rappel à la réalité surgit comme un diable sortant de sa boîte. Le capot avant droit de la voiture est enfoncé. Bien peu par rapport à la violence du choc. Une marque du diamètre d'un ballon de foot, à peine profonde. Un petit morceau de la calandre manque. Il y a aussi une éraflure verte. La Rover est noire. J'imagine que c'est la couleur du véhicule de la victime.

J'ai un haut-le-cœur. Je fuis vers le bois et vomis en lisière. De la bile. Je hoquette, essayant de reprendre mon souffle, quand une main se pose sur ma nuque.

– Ça ne va pas, Sébastien ?

Mon père est derrière moi. Dans sa main gauche il tient le jerrican. Je me redresse.

– Non, ça va...

– Très bien. Alors, nous partons. Tu as besoin de quelque chose ?

– Non, merci.

Papa met le jerrican dans le coffre et nous reprenons la route. Il ne m'a donné aucune information sur l'endroit où nous allons. Nous sommes comme deux étrangers.

Papa m'observe de temps en temps, sans tourner la tête. Un regard en coin. Quant à moi, je guette ses réactions. J'ai le sentiment d'un danger imminent. Je souhaiterais me trouver ailleurs. Ne plus jamais revoir mon père. Je n'arrive même pas à le détester. Je ne lui en veux pas. Je m'aperçois simplement que je ne le connais pas. Mon père est un inconnu.

Après une demi-heure environ, papa prend l'embranchement qui mène à l'autoroute. Nous revenons sur nos pas. Le premier panneau indicateur nous situe à cinq cent trente kilomètres de chez maman. Je n'ose rien dire. Nous roulons en dessous de la vitesse autorisée depuis une dizaine de minutes, quand mon père emprunte l'entrée d'une aire de repos. Il parque la voiture assez loin des commodités.

– Sors, ordonne-t-il.

Il contourne la Rover et me saisit par la main. Je sursaute, mais il ne me lâche pas. Il m'emmène à l'écart, à une cinquantaine de mètres de la voiture.

– Tu ne bouges pas d'ici, compris ?

Il retourne à la Rover. Prend le jerrican dans le coffre.

Regarde à droite et à gauche. Puis, va à l'avant et ouvre le capot. Regarde une nouvelle fois autour de lui, avant de vider le contenu du jerrican sur le moteur chaud. J'entends distinctement le chuintement de l'essence sur l'acier brûlant.

Papa est à nouveau devant le coffre. Il jette le jerrican à l'intérieur et se recule. Il met une main dans sa poche. Je le vois faire un geste court et rapide, comme s'il lançait un boomerang par-dessus le toit de la voiture. La Rover s'embrase.

Mon père attend quelques secondes avant de se précipiter vers les premiers véhicules garés sur l'aire de repos. Il crie et gesticule. Un couple le rejoint. L'homme cavale jusqu'à sa voiture. Il en revient avec un extincteur. Mais trop tard. La Rover est en flammes. S'approcher trop près serait dangereux.

Je suis assis à côté de papa sur le rebord d'un trottoir, devant les toilettes de l'aire de repos. Il me répète que ce n'est rien. L'important est que nous soyons en vie. Il le dit surtout pour les personnes qui sont autour de nous. Il a posé un bras sur mes épaules. J'ai honte. Honte de moi. On lui a prêté un téléphone portable. Le sien, il n'a pas eu le temps de le récupérer à ce qu'il raconte.

– Tous mes papiers sont restés dans la voiture, gémit-il.

Les gens compatissent. Papa appelle son assurance. On ne s'étonne pas qu'il connaisse le numéro par cœur. Les secours

ont été prévenus. Une camionnette de la gendarmerie ne tardera pas. L'affaire est évidente. Il y a des témoins. Le moteur a pris feu. Heureusement, il n'y a pas de blessés. C'est l'essentiel.